

Proposition de Julie Maillot

On peut définir la conscience comme la connaissance de soi qui toujours nous accompagne. On peut penser que cette conscience nous permet d'avoir des certitudes : des certitudes sensibles (ce que mes sens me présentent comme vrai), et des certitudes rationnelles (ce que mon entendement me présente comme vrai). Mais, comme le montre Descartes dans les *Méditations métaphysiques*, les sens peuvent me tromper ; et il est possible que je rêve, c'est-à-dire que ma perception ne soit que le fruit de mon imagination. Quant à la raison, l'argument cartésien du malin génie peut aussi la soupçonner d'être l'origine d'erreurs. On peut donc dire que la certitude absolue n'est pas légitime en matière de jugement sensible et de jugement rationnel.

Toutefois, on peut dire que la conscience reste malgré tout au principe d'une certitude absolue, quelle que soit la force de l'entreprise d'un doute hyperbolique et systématique : ce qui est nécessairement vrai, c'est le *cogito* comme conscience de mon existence et de mon essence. Je suis conscient du fait que j'existe, je suis un sujet qui pense, une chose pensante. On peut récuser toutes les certitudes sauf celle-ci : je pense, c'est indubitable. Je ne peux pas me tromper lorsque je dis que je pense. Mais que « je pense » ne veut pas nécessairement dire que le « je » existe sous la forme d'un moi, d'une substance, comme le montre Hume dans *Traité de la nature humaine*. Ce sont plutôt notre imagination et notre mémoire qui fabriquent le sentiment d'une identité personnelle, c'est-à-dire la croyance en notre simplicité et en notre identité, qui n'est toutefois pas fondée dans l'expérience.

On peut aussi définir la conscience comme la capacité à se penser soi-même comme sujet moral, disposant de droits et obligeant catégoriquement les autres sujets à me respecter. Cette conscience de soi n'est pas toujours en acte : elle peut n'être qu'en puissance, comme le montre Rousseau dans *Emile*. Le petit enfant n'est pas encore capable de subjectivité, c'est-à-dire d'amour de soi, et il n'est par conséquent pas capable non plus de reconnaissance de la subjectivité d'autrui. Ce n'est que lorsque le désir de conservation devient conscient et se transforme en amour de soi, que l'individu devient véritablement conscient de lui-même. Grâce à la perfectibilité, il peut alors également percevoir autrui comme son semblable et son prochain : il est alors pitoyable, et capable de se représenter des vérités morales, qui se présentent sous forme de maximes comme « fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible ».

Pour conclure, on doit dire que la conscience n'est pas toujours source de vérité : elle peut aussi être ce par quoi je me trompe ou m'illusionne, lorsque mes jugements sont faux en tout cas non fondés sur l'expérience. La conscience peut aussi présenter des degrés : lorsqu'elle est encore trop faible, comme chez le petit enfant, elle empêche d'accéder à des vérités morales telles que le respect d'autrui. La conscience n'est donc pas un donné mais une construction, et le sujet doit toujours prendre garde à ne pas être trompé ou illusionné par elle. Cela réclame un effort constant de doute méthodique et de critique : il faut penser contre soi-même pour s'assurer que ce qu'on pense n'est pas faux.

Proposition de Céline Léger

On peut définir la conscience comme la connaissance immédiate et spontanée de sa propre activité psychique, laquelle est ouverte à la transcendance (c'est une conscience intentionnelle, qui est toujours conscience de quelque chose), et capable de réflexion. La conscience distingue les sujets des objets: contrairement aux objets, le sujet n'est pas seulement un corps mais a un pouvoir de penser; il est présent à lui-même, il dispose d'une intériorité et d'une capacité à être secret, invisible (il a un for intérieur). Le sujet dispose également d'une identité personnelle qu'on définira comme une ipsité: il se reconnaît lui-même dans le temps, malgré les interruptions de la conscience. Je change dans le temps mais que je sais que je suis toujours moi. Enfin, la conscience en tant qu'elle est réfléchie permet au sujet d'être au fondement de ses actes, et donc d'accéder à la liberté.

D'ordinaire, j'accorde mon assentiment à ce dont j'ai conscience: je pense que ce que je pense est vrai. Mais ai-je toujours raison de le penser ? Ce que je pense est-il vraiment conforme avec l'objet réel de ma pensée ? Ma pensée est-elle cohérente ou objective ?

Il est possible de mettre en doute nos jugements, comme le montre Descartes dans *Méditations métaphysiques*: nos certitudes sensibles et rationnelles sont-elles vraiment fiables ? Notre conscience nous permet-elle d'accéder à la vérité, définie comme ce qui est évident, absolument clair et distinct, et donc indubitable ? L'argument du rêve et l'argument du malin génie peuvent nous permettre de soupçonner le caractère vrai de nos jugements qui se fondent sur l'activité de la perception sensible et sur celle de la raison. Il est douteux qu'il existe un monde extérieur (je puis le rêver) et un malin génie me trompe peut-être chaque fois que je fais un calcul. En revanche, le *cogito* résiste au doute: il n'est pas douteux que j'existe, que je suis en tant que chose pensante (qui calcule, perçoit, délibère, veut, etc.).

Certes, que « je suis » est vrai: mais cela veut-il dire que la conscience de soi soit vraie ? S'il faut entendre par « soi » un moi substantiel, rien n'est moins sûr, comme le montre Hume dans *Traité de la nature humaine*. En effet, la méthode sceptique empiriste permet de montrer que l'idée du moi n'est pas fondée dans

l'expérience puisqu'aucune impression ne peut correspondre à l'idée d'une simplicité et d'une identité. Je me trompe lorsque je crois que j'ai un moi, que je suis un sujet substantiel et permanent: je méconnais là l'activité de ma mémoire et de mon imagination, qui sont des facultés de synthèse et produisent donc l'illusion d'un moi substantiel.

Dès lors c'est à nous de faire preuve de doute méthodique afin de ne pas nous laisser abuser par notre propre conscience, laquelle peut être source d'erreur si nous n'en opérons pas la critique: il ne faut pas être dogmatique.

Proposition de Cassandra Laborde

Avoir conscience de quelque chose, ce n'est pas forcément avoir raison: la conscience doit être distinguée de la vérité. Que j'ai conscience n'implique pas que je possède la vérité. En effet, comme le montre Descartes dans les *Méditations métaphysiques*, je peux avoir conscience d'un monde extérieur mais rien ne me démontre que je ne suis pas en train de rêver. En revanche, quand j'ai conscience que j'existe, je suis une chose qui pense, je ne peux qu'avoir raison: je formule là un jugement qui est absolument vrai, parfaitement évident. Tout ce que je peux penser est peut-être faux, sauf lorsque je pense que je pense.

Il m'arrive de me tromper, mais je peux aussi être illusionné: ainsi, lorsque je crois qu'on m'aime pour mon moi. Comme le montre Pascal dans les *Pensées*, celui qui m'aime n'aime jamais mon « moi », puisqu'il n'est qu'un sujet logique général et abstrait, mais toujours les qualités qui sont à moi, lesquelles sont contingentes, accidentelles et impermanentes. Ainsi je cesserai d'être aimé dès lors que j'aurai changé, parce que mon moi n'est finalement qu'un ensemble de qualités.

On voit donc que la conscience est à la fois source de jugements douteux, et de jugements illusoire. Néanmoins elle est aussi au principe d'une vérité indubitable: je suis, j'existe. Cela est vrai, et je le sais dès lors que je pense.

Proposition de Cyndie Rougemont

La conscience est la différence essentielle de l'homme, par distinction d'avec les autres êtres qui ne possèdent pas cette capacité de pensée et d'abstraction et sont alors des objets privés d'intériorité comme de transcendance, et non pas des sujets. L'homme a une conscience immédiate: il a une perception de la réalité extérieure dans la mesure où sa conscience est intentionnelle (elle est conscience de quelque chose). Mais sa conscience est également réfléchie: l'homme peut se prendre pour objet de sa pensée, et dès lors la conscience est la connaissance de son existence. Mais il convient de s'interroger sur les limites de la conscience: la conscience est-elle toujours un savoir ? Par exemple, je peux avoir conscience de ma liberté: mais n'est-ce pas là une illusion ? Peut-être suis-je privé de la connaissance des déterminismes et nécessités extérieures qui m'affectent. Dès lors on peut penser que la conscience de ma liberté est trompeuse ou douteuse, dans la mesure où je ne suis peut-être pas maître de moi et au fondement de mes actes.

Comme le montre Descartes dans les *Méditations métaphysiques*, on ne peut pas douter que l'on existe en tant que sujet d'une pensée en acte: la conscience de mon essence et de mon existence est nécessairement vraie. Le doute méthodique, hyperbolique et systématique peut remettre en question tous mes jugements, sauf celui du *cogito*: on peut douter des certitudes sensibles (c'est l'argument du rêve), ainsi que des certitudes rationnelles (c'est l'argument du malin génie), mais on ne peut pas douter de soi. Quand bien même tout ce que je penserais serait faux, il n'en demeure pas moins que j'ai la certitude absolue de mon existence comme chose pensante. On peut donc considérer la conscience de soi comme le fondement et le modèle de toute vérité.

Néanmoins, même si j'existe ne fait pas de doute, la nature de mon moi pose question: quand j'ai conscience de ma simplicité et de mon identité, ai-je conscience de quelque chose de vrai ? Existe-t-il dans la réalité une substance qui serait au fondement de mon moi ? On peut penser que je ne suis pas quelque chose de substantiel, c'est-à-dire un substrat permanent et invariable qui se tient sous l'ensemble des qualités, mais plutôt un ensemble d'attributs toujours changeants, accidentels et contingents. Je ne suis jamais le même; le temps qui passe fait de moi toujours un autre, que ce soit du point de vue de mes qualités intellectuelles, physiques ou morales. Que le moi existe n'a donc rien d'évident, même si la conscience nous amène d'abord à le penser. Comme le montre Pascal dans les *Pensées*, l'expérience de l'amour permet de saisir que le moi est introuvable: il n'est pas autre chose que l'ensemble des qualités. Le moi est alors semblable au fleuve d'Héraclite, dont la nature est celle d'un devenir et d'une multiplicité. Dès lors, on peut penser que le moi n'est pas autre chose que le produit d'une faculté de synthèse. C'est un pouvoir de dire « je », même s'il n'y a pas de moi substantiel qui y correspond. C'est ce par quoi on pense qu'on est une personne, un sujet capable de répondre de lui-même et de ses actes: un sujet juridique et moral obligé par sa responsabilité propre et disposant du sentiment de sa dignité, de sa valeur absolue.

La conscience est donc capable d'être source de vérité, à la fois ontologique (je suis un être pensant) et morale (je dois m'affirmer comme sujet responsable et libre). Néanmoins, elle n'est pas sans limites: ainsi, l'hypothèse de l'inconscient permet de postuler l'existence d'une instance psychique que j'ignore et qui m'est inconnue: je ne suis donc pas transparent à moi-même, ce qui risque de me déposséder de ma souveraineté sur moi.